

Bruno PACCHIELE

Ces vies qui passent...

Recueil de Nouvelles

ISBN : 979-10-227-9273-8

© Bruno Pacchiale

*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.*

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Fleurs et Coquillages

Amélie Fortin s'effondra dans son fauteuil à bascule, à côté de la cheminée. La journée avait été éprouvante entre les réprimandes à sa classe d'enfants indisciplinés et les cavalcades chez tous les plombiers de la région pour en trouver un qui daigne enfin réparer son chauffage.

Elle prit le tisonnier pour essayer d'attiser les flammes hésitantes de son feu. Les bûches bouillonnaient de sève. On lui avait livré du bois vert, qui brûle à peine et ne chauffe pas. La soirée allait être frisquette et, avec quarante copies à corriger, il allait falloir mettre les mitaines. Amélie se leva pour aller chercher sa robe de chambre, et revint se rasseoir en se pelotonnant dans son fauteuil, devant le feu languissant. Elle se demandait si, l'âge allant, elle était devenue plus frileuse.

Elle ne se souvenait pas avoir eu si froid avant de faire installer le chauffage central. La cheminée, sans doute, marchait mieux, le bois était plus sec et elle faisait du feu quotidiennement. Lorsque le conduit est chaud, dit-on, il y a davantage de tirage. Et puis, elle s'était habituée au confort, à la douce chaleur répartie dans toute la maison, et ça émousse la résistance au froid, l'organisme devient paresseux. Et voilà comment le bien-être finit par dépendre du bon vouloir des plombiers.

Les enfants, eux aussi, devenaient paresseux. Quand elle était jeune institutrice, les enfants étaient... probablement aussi paresseux, mais il y avait davantage de discipline. Bon gré mal gré, ils travaillaient. Maintenant, le métier d'enseignant demandait une infinie patience. Pour inculquer le savoir, il fallait attendre des enfants leur bon vouloir... comme celui des plombiers pour avoir le bien-être.

Attendre, attendre, espérer...

Elle n'avait plus de famille ou si peu : un frère, Roland, de dix ans son aîné. Quand ils étaient jeunes, c'était son idole. Mais ils se voyaient à peine, parfois un week-end, quand il sortait du collège et l'emmenait se promener dans la campagne pour cueillir des fleurs, ou sur la plage pour ramasser des coquillages. Mais elle aimait surtout quand ils traversaient le village. Elle était tellement fière de son frère, il était si beau.

Quand elle eut dix ans, il en avait vingt. Il partit à Paris et ce fut un déchirement, ils ne se voyaient plus que deux ou trois fois par an. Puis, à vingt et un ans, elle se maria. Bêtement... Avec un homme qu'elle n'aimait pas vraiment. Elle conserva ses distances, et même son nom de jeune fille parce que son mari s'appelait Mouton. Alors, avec un nom comme Amélie Mouton, elle aurait passé sa vie à essuyer les quolibets de ses élèves.

Son frère était venu à la cérémonie pour lui faire des compliments amers. Tout de suite après, il était parti pour la légion étrangère. Trois ans plus tard, son mari est mort d'un accident. Elle n'avait même pas eu le temps d'avoir un enfant. Alors, elle est restée seule, à vieillir plus que de raison.

Attendre, attendre, espérer...

Ses seules joies étaient lorsque son frère revenait en permission, une fois par an. Il lui racontait des histoires extraordinaires, et puis, comme avant, il l'emmenait se promener, cueillir des fleurs, ramasser des coquillages, manger des glaces à la vanille sur la terrasse des cafés à Deauville, et elle se sentait redevenir une petite fille. Et puis, il repartait en Afrique, en Guyane, aux Antilles, au bout du monde, et elle retrouvait sa vie monotone.

Attendre, attendre, espérer...

Depuis un an, il était revenu, il en avait fini avec la légion, et il avait beaucoup changé, il n'avait plus rien à raconter. Il n'aimait plus les promenades, ni les fleurs, ni les coquillages, ni les glaces à la vanille. Il avait loué un appartement en ville, à Ouistreham, mais il supportait mal son retour à la vie civile. Après avoir parcouru le monde, l'ambiance étriquée de la province et la mesquinerie des mentalités, l'étouffaient. Il buvait. Il buvait énormément.

Amélie allait le voir une fois par semaine, et c'était devenu pour elle, une véritable angoisse. La peur lui serrait la gorge lorsqu'elle montait l'escalier. Son cœur battait à tout rompre quand elle sonnait à la porte, elle s'attendait au pire. Et elle poussait un soupir en le voyant vivant, mais elle ne trouvait rien à lui dire.

Maintenant qu'il était revenu des antipodes, il était encore plus loin, et elle ne savait pas comment l'atteindre. Alors, comme entrée en matière, elle lançait des réflexions amères sur le fouillis indescriptible et crasseux de son appartement. Roland ne répondait pas, il la regardait avec un sourire ironique, et navré à la fois. Comme si les préoccupations ménagères dominaient le malaise existentiel. Parfois, il manifestait quelque émotion. Il demandait à "sa petite sœur chérie" de lui pardonner ses erreurs. Elle se laissait attendrir un instant, mais réagissait rapidement à ce qu'elle considérait comme les divagations d'un ivrogne.

En descendant l'escalier, après l'avoir quitté, elle s'en voulait de ne pas avoir saisi l'opportunité de le laisser se confier, de trouver ensemble un remède autre que l'alcool, aux causes de son désœuvrement. Encore une fois, elle n'avait pas su lui parler. Elle avait débité ses formules rituelles destinées aux élèves indisciplinés.

Le feu s'était éteint. Une fumée âcre flottait dans la pénombre de la nuit tombante. Une pluie fine fouettait les vitres. Amélie s'était assoupie.

Il était 18 heures, lorsque le téléphone sonna :

- Madame Fortin ?
- Oui !
- Excusez-moi de vous déranger, Madame, c'est à propos de votre frère. Je suis la concierge de l'immeuble, et il m'a donné votre numéro de téléphone au cas où quelque chose arriverait, et...
- Il a eu un accident ?
- Non, Madame, seulement, je m'inquiète un peu. J'ai vu votre frère sortir de l'immeuble, il y a trois jours, complètement ivre sous une pluie battante et glaciale, avec juste une chemise sur le dos. Je l'ai rattrapé pour essayer de lui dire de rentrer, qu'il allait attraper froid, mais il n'a rien voulu savoir, et il est parti en titubant. Évidemment, c'est pas la première fois que ça arrive, mais là, ça fait trois jours qu'il n'est pas rentré... ou alors je ne l'ai pas vu... J'ai frappé à sa porte, mais ça ne répond pas. Je m'inquiétais, Madame, et je me suis permise...
- Dieu merci, vous avez bien fait. Je viens tout de suite, le temps de trouver un taxi. Vous connaissez un serrurier qui peut nous ouvrir la porte ?

- C'est pas nécessaire, Madame, votre frère m'avait laissé une clé, mais je n'ai pas osé entrer.

La concierge ouvrit la porte. Amélie entra prudemment et fit le tour de l'appartement. Il n'y avait personne. C'était toujours le même capharnaüm. Dans la penderie, les valises étaient là, et apparemment tous ses vêtements, même son vieux trench-coat qui ne le quittait jamais dans le moindre de ses déplacements. Dans la poche intérieure, il y avait son passeport et un portefeuille bien garni.

Dans sa chambre, où elle n'avait jamais pénétré, il y avait sur la table de nuit, dans un cadre en argent, un assemblage de photos jaunies. Uniquement des photos d'elle en compagnie de son frère. Roland à onze ans, tenant dans ses bras sa petite sœur. Bras dessus, bras dessous, au mariage d'Amélie. S'embrassant lors d'un anniversaire. Courant main dans la main sur la plage de Cabourg. Tous les deux adossés aux remparts de Saint-Malo, et d'autres rares occasions où ils s'étaient retrouvés.

Amélie eut un choc qui la fit frémir de la tête aux pieds. Roland, ce vagabond, qu'elle avait essayé de chasser de ses pensées, devint subitement le centre de sa vie. Une terrible angoisse l'étreignit, elle envisageait les plus terribles situations. Dans ses souleries, son frère fréquentait les quartiers les plus malfamés, les pires

voyous, il se mêlait à des bagarres sans merci. Il avait eu plusieurs comas éthyliques suivis de crises d'amnésie. Sans parler des terribles fièvres du paludisme qu'il avait attrapé en Afrique.

Amélie signala aussitôt la disparition de son frère à la gendarmerie. Elle fit le tour des hôpitaux, la morgue et surtout les bistrots, en présentant une photo de Roland. Tout le monde le connaissait de vue, mais personne ne savait où il était. Elle fit passer des annonces dans la presse locale, elle s'adressa à l'organisme de recherches dans l'intérêt des familles. Elle eut même recours à un détective privé, qui se lança sur une fausse piste et lui fit payer des honoraires exorbitants pour un salaire d'institutrice.

Pendant cinq ans, elle ne cessa de poursuivre ses recherches avec acharnement. Elle passa même dans une émission de télévision spécialisée dans ce genre de disparition. Aucun résultat. Pas le moindre indice.

Un jour, elle eut la chance de rencontrer le légionnaire qui fut le meilleur ami de son frère, la personne qui le connaissait le mieux. Un allemand avec qui il avait passé quinze ans, entre le baroud et la bringue. L'entretien fut très révélateur, mais pas encourageant pour autant.

- L'hypothèse d'une bagarre qui finit mal, dit-il, je n'y crois pas. Même complètement ivre, il

maîtrisait la situation, il n'attaquait qu'en service commandé et je vous assure que s'il s'était fait agressé, l'hécatombe ne serait pas passée inaperçue. L'hypothèse d'un grave problème de santé est également improbable. Vous l'auriez su par les hôpitaux. Quant aux crises d'amnésie, il en avait parfois, comme tout le monde, après une bonne biture, mais ça ne dure pas plus de trois jours, le temps de récupérer, de reprendre ses esprits. Si c'est plus grave, ça se remarque. Dans ce pays, on ne peut pas rester si longtemps anonyme. L'hypothèse de la fuite, c'est la seule qui me paraît vraisemblable, et même certaine. Un vieux baroudeur comme lui ne peut pas tenir longtemps dans la monotonie d'un pays comme celui-ci. Il aura déguerpi, et maintenant, vous pouvez toujours essayer de courir après. Il est malin, il n'aura laissé aucune trace.

- Mais il est parti complètement ivre avec juste une chemise sur le dos, sans argent ni passeport. J'ai tout retrouvé chez lui. Alors, sans rien sur soi, on ne peut pas aller bien loin.
- Vous n'avez pas l'air de bien connaître votre frère... C'est pas le genre à se faire prendre au dépourvu. Je vois à peu près ce qui s'est passé. Je vous propose un scénario, vous allez tout de suite comprendre : Roland s'ennuie dans un bled où il n'a pas d'amis. Les amis, c'est vital pour un légionnaire. Il n'a pas de

famille à part sa sœur, qu'il adore, il m'a souvent parlé de vous. Mais vos relations ne sont pas très chaleureuses. Il prend biture sur biture pour chasser les idées noires. Roland est un fêtard, pas un alcoolique. Il a à peine 46 ans. Encore de belles années à vivre, il n'a rien à faire ici. Il décide de prendre une dernière cuite avant de se tirer. N'importe où, il a des amis dans le monde entier. Des vieux de la Légion. Évidemment, ça fait un drôle d'effet de le voir partir, comme ça, les mains vides, sans rien sur le dos. Contrairement aux apparences, il a tout ce qu'il faut sur lui. Sa ceinture porte-billets, dont il ne se sépare jamais, avec un faux passeport, et au moins trois mille dollars à l'intérieur. De quoi s'enfuir incognito au bout du monde. Il passe la nuit à dessoûler. N'importe où, probablement chez une putain. Le matin, il prend une douche, un café noir, va changer un paquet de dollars, s'achète des vêtements, prend le train, et puis l'avion pour Pétaouchnok. Ni vu, ni connu. Si vous espérez le revoir, chère Madame, il faudra attendre qu'il vous fasse signe. Pour le moment, il est introuvable. Croyez-moi !

Un long silence. Amélie était anéantie par ces révélations. Dans un dernier sursaut, un fol espoir, elle demanda au légionnaire s'il connaissait le nom d'emprunt du faux passeport de son frère.

Il répondit un "euh..." hésitant suivi d'un "non" catégorique qui signifiait *"Pas question de trahir mon copain... Contentez-vous de savoir qu'il est vivant"*. Évidemment !

Amélie était effondrée. Cinq ans de recherches méthodiques réduites à néant par l'évidence d'une situation banale : son frère Roland n'avait pas disparu dans le sens dramatique du terme. Il était bien en vie, il n'avait eu aucun accident, aucune maladie. Il n'avait fait aucune folie, il avait juste pris une cuite en solitaire pour fêter son départ. Il était simplement parti parce qu'il en avait marre. Il en avait marre de vivre ici, dans ce pays, sous la pluie, sans amis, entouré de gens aigris. Il était parti brusquement, sans prévenir, parce qu'on ne dit pas au revoir, lorsqu'on n'a pas envie de revenir. Il était parti sans laisser d'adresse parce qu'il est inutile d'échanger une correspondance lorsqu'on ne peut même pas communiquer de vive voix.

Six mois plus tard, Roland obsédait toujours les pensées d'Amélie. Elle revoyait sans cesse son sourire ironique et navré à la fois, quand elle ne trouvait rien d'autre à lui dire que des réflexions amères sur ses négligences ménagères. Elle imaginait le regard que portait son frère sur l'entourage, elle découvrait l'hypocrisie, la mesquinerie, la rigidité du monde dans lequel elle vivait. Elle commençait à comprendre les attitudes révoltées des enfants indisciplinés.

Elle se montrait désormais d'une souplesse qui les désarmait. Elle avait, par contre, une attitude méprisante pour les gens qui considéraient, pour la plupart, que son frère était mort depuis longtemps, et que cette vieille folle s'obstinait à croire aux fantômes.

Un soir, en rentrant de l'école, elle trouva dans sa boîte à lettres, un petit paquet qui n'avait pas l'air de venir de l'au-delà. Un homme d'affaires français, travaillant pour une compagnie pétrolière, et de passage à Sumatra, avait trouvé le carnet d'adresses de son frère, dans les toilettes de l'aéroport. Le galant homme n'avait pas trouvé d'adresse personnelle dans le répertoire. Quelques annotations en marge laissaient supposer qu'il appartenait à un Français, et comme il n'y avait qu'une seule adresse en France au nom de madame Amélie Fortin, il s'était permis...

Amélie ouvrit le carnet. Elle tremblait de tous ses membres. Elle reconnut immédiatement l'écriture de son frère et, bien qu'elle ne doutât point qu'il fût vivant, elle ferma les yeux, et poussa un long soupir de soulagement. Elle s'installa à son bureau, écarta la pile de copies à corriger, et commença à éplucher les adresses avec soin. Il y en avait une grande quantité, dans le monde entier, et une bonne douzaine à Sumatra. Les plus intéressantes, les plus récentes, car la noirceur de l'encre était plus intense.

Elle fut prise d'une envie irrépressible de partir tout de suite à la recherche de son frère. Elle sortit d'un tiroir un vieux planisphère, le déplia et resta un long moment hypnotisée par la plus grande des îles de l'Indonésie.

Elle n'avait jamais voyagé, elle avait toujours mené la vie confinée d'une petite institutrice de province, pour qui la routine et l'itinéraire sur des sentiers battus étaient un principe intangible. Elle avait l'impression de se lancer dans la plus folle, la plus périlleuse des aventures.

Elle se leva, se dirigea vers le téléphone, et composa le numéro d'une amie qui travaillait dans une agence de voyage à Deauville.

Lorsque le Boeing 927 de la Garuda survolant le détroit de Malaka réduisit la puissance de ses réacteurs pour amorcer sa descente sur l'aéroport de Medan Polonia, Amélie ressentit une émotion exclusive. L'intense fébrilité qui précède l'initiation, la révélation. Elle allait se poser sur une autre planète. De folles pensées l'assaillaient. Elle imaginait son frère en chaman accomplissant des rituels magiques pour faire pénétrer sa sœur dans le Monde Mystérieux.

Elle regardait autour d'elle, s'étonnant de voir les passagers aussi peu soucieux à l'approche d'un tel

événement, ils discutent, ils lisent, ils fument. Certains plaisantent, comme si de rien n'était. Et puis, ils éteignent leurs cigarettes, attachent leurs ceintures, jettent quelques regards distraits à travers les hublots, tendent une oreille satisfaite lorsque les pneus crissent sur la piste, regardent leurs montres et se lèvent comme un seul homme aussitôt qu'ils entendent le decrescendo des réacteurs. Ils forment une longue file qui piétine vers la sortie, en passant chacun son tour devant une hôtesse, avec qui ils échangent des salutations qui ressemblent à des condoléances. Amélie suivait le mouvement, docilement, automatiquement, sans sourciller. Mais quand elle commença à descendre les marches de la passerelle, là, impossible de rester imperturbable.

Une bouffée de chaleur moite et torride l'enveloppa. Ses vêtements collèrent instantanément à la peau d'où la sueur jaillissait. Elle suffoquait et se demandait si elle allait pouvoir résister longtemps à un tel enfer. C'était encore pire dans l'aéroport et dans la ville, avec ses vêtements trop chauds, trop gris, dans la foule grouillante, bigarrée et riante, elle ne s'était jamais sentie aussi mal à l'aise de sa vie.

Medan est la capitale de Sumatra. C'est une ville de plus d'un million d'habitants. Une grande cité commerçante essentiellement peuplée de Bataks. Ces tribus venues des confins de la Chine, au deuxième millénaire avant notre ère.

Les Bataks qui ont maintenu leurs us et coutumes jusqu'au milieu du siècle dernier, où l'anthropophagie rituelle était encore en vigueur, et qui sont, maintenant les principaux artisans de la vie économique et politique de l'Indonésie toute entière. Il y a aussi beaucoup de Chinois, d'Indiens, de Javanais, de Tamils et puis des Européens, des Américains, des Australiens.

Medan n'est pas une très belle ville. Il n'y a pas grand-chose à voir à part la grande mosquée de "Mesjid Raya" et le Palais de "Maimoon" dont le luxe témoigne de la richesse colossale des rajahs, à l'époque coloniale, l'âge d'or des plantations de tabac. Dans le centre de Medan, il y a de belles avenues bordées d'arbres où le trafic des véhicules les plus hétéroclites rivalise avec les trafics illicites le long des trottoirs. On circule en "becak", ces cyclopousses qui permettent de traverser la ville pour quelques roupies. Le principal inconvénient de cette ville est la chaleur accablante.

Amélie s'était réfugiée dans un hôtel climatisé et, bien que le prix ne fût pas très élevé par rapport à l'Europe, elle ne pouvait pas y rester indéfiniment, son budget était limité. Elle pouvait quand même s'offrir quelques jours, le temps de s'habituer aux conditions climatiques, et de rendre visite aux amis de son frère, qui se trouvaient à Medan. Sur le carnet de Roland, il y avait deux adresses : un nom à consonance hollandaise, l'autre à consonance chinoise.

Elle décida de commencer par le Hollandais, parce qu'elle était à peu près sûre de pouvoir se débrouiller avec lui, en anglais.

Dès le lendemain, après une longue nuit de sommeil dans la fraîcheur de sa chambre, elle prit un becak pour aller au kilomètre 5 sur la route de Tebingtinggi, et trouva sans trop de difficulté l'adresse indiquée. Un domaine entouré de murs immenses. Une entrée imposante, mais pas très accueillante. Un large portail avec, de chaque côté, une statue en pierre représentant un personnage prosterné, le cul en l'air, le sphincter largement ouvert dans la direction du visiteur. Amélie essuya la sueur qui lui entrainait dans les yeux, respira profondément, surmonta ses réticences, et se décida à entrer.

Elle pénétra dans un jardin extraordinaire, une végétation exubérante et néanmoins très ordonnée. À l'ombre d'une fougère arborescente, sur son perchoir, un magnifique cacatoès blanc, jaune et rose, se tourna vers elle, dressa sa huppe, et lui lança une série de "*fuck you !*" stridents. Avec son anglais académique, Amélie n'aurait rien compris si elle n'avait pas trouvé, un jour, dans sa classe, inscrit en gros sur le tableau, cette expression injurieuse qu'elle n'avait pas su traduire. Toute la classe avait pouffé de rire. Et il lui fallut plusieurs jours pour découvrir qu'il s'agissait de "*Va t'faire foutre !*".

À l'époque, elle avait pris ça très mal, mais là, il ne s'agissait que d'un bel oiseau qui ne saisissait pas le sens des mots, répétait naïvement ce que lui avait enseigné un maître manifestement misanthrope.

Un peu plus loin, elle aperçut une jeune fille perchée sur une branche de magnolia géant, en train de cueillir des fleurs, et elle lui demanda en anglais, si Monsieur Van Hoot était là. La jeune fille la regarda, lui fit un large sourire, et continua sa cueillette comme si de rien n'était. Ce n'était pas très opportun, mais aussi beau qu'une peinture de Gauguin. Puis, près de la maison, il y avait deux autres jeunes filles, l'une peignant la longue chevelure noire de l'autre, sur un fond de plantes aux feuilles turgescentes. Encore un Gauguin, mais toujours pas de réponse au sujet de monsieur Van Hoot.

Amélie était perplexe. Peut-être que ces jeunes filles ne comprenaient pas un mot d'anglais ? Elles devaient pourtant reconnaître le nom de leur patron, mari ou amant. Et si elles ne comprenaient rien, elles se doutaient au moins que cette étrangère n'était pas venue là pour faire le tour du jardin.

Amélie alla jusqu'à la porte de la maison, se pencha à l'intérieur et lança un timide "*Hello*" qui resta sans réponse. Elle s'enhardit, traversa l'entrée, ouvrit une porte qui donnait sur une grande pièce au fond de laquelle un homme, debout, de dos, en bermuda rose,

devant un chevalet, peignait une toile abstraite qui révélait le caractère morbide d'une paranoïa déjà bien avancée. Une image en totale contradiction avec la beauté apparente du décor, mais en parfait accord avec l'atmosphère hostile. Rien à voir avec Gauguin...

- Vous êtes Monsieur Van Hoot ? Demanda-t-elle en anglais d'une voix hésitante.
- Pfft ! vous avez quand même fini par me trouver, répondit-il dans un français impeccable, sans se retourner, en continuant à strier sa toile d'un tourbillon de traits noirs. Alors, qu'est-ce que vous voulez savoir ? Comment je peins ? Comment je baise ? Comment je chie ? Vous travaillez pour quel canard ?

Amélie avait pris la résolution de ne plus jamais s'offusquer. Elle était venue à Sumatra pour retrouver son frère. Elle voulait lui dire à quel point elle regrettait d'avoir eu une attitude intolérante avec lui. Alors, elle n'allait pas commencer à se formaliser avec ses amis. Amélie devait rester sereine en toute circonstance.

- Excusez-moi, Monsieur, mais il ne s'agit pas de ça. Je cherche l'adresse de mon frère.

L'homme s'immobilisa, puis, il posa sa brosse et sa palette, s'assit sur une chaise et fixa Amélie avec un regard bleu porcelaine qui la pétrifia. Il y eut un long silence.

Elle en profita pour réviser son scénario, et elle passa à la scène suivante en commençant le plus doucement possible, avec une voix de petite fille, et ensuite, crescendo, pour ne pas se laisser interrompre.

- Mon frère m’a invité... dans sa maison... quelque part à Sumatra... et je suis désespérée... J’ai perdu sa lettre... où il y avait son adresse, et comme il m’avait souvent parlé de vous, je me suis souvenu de votre nom et comme j’ai eu la chance de trouver son vieux carnet d’adresses, je me suis permise de venir vous voir et j’espère que vous pourrez m’aider... Il s’appelle Roland Fortin.

L’homme haussa les sourcils et répondit sur un ton apparemment sincère :

- Connais pas !

C’était bien ce qu’elle redoutait. Son frère était plutôt connu sous son pseudonyme, celui de son faux passeport, et l’affaire se compliquait.

- Oui, je sais... Il a toujours utilisé son nom de guerre, celui qu’il avait dans la Légion étrangère... Mais figurez-vous qu’il ne me l’a jamais dit... Évidemment, il n’allait pas utiliser

un pseudonyme avec sa sœur, et je dois dire que je n'ai jamais eu la curiosité de...

Amélie sentait qu'elle s'enlisait. Elle voyait l'homme froncer les sourcils et faire une moue incrédule. Il fallait vite passer à l'étape suivante. Alors, elle s'approcha de l'homme et lui tendit une photo.

La plus récente, celle où elle était avec son frère devant les remparts de Saint-Malo, dix ans auparavant. Il regarda vaguement la photo avec un air ironique.

- Mais dites-moi, vous n'étiez pas mal quand vous étiez jeune ?

Amélie avala sa salive.

- Il ne s'agit pas de moi, il s'agit de mon frère.
- Cet homme-là, je ne l'ai jamais vu. Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? Une manœuvre, un prétexte pour venir m'espionner ?
- Mais, je...
- Ça suffit ! Hurla-t-il, le visage congestionné, les yeux exorbités, les poings serrés, prêts à cogner.

Amélie réalisa que la sérénité n'était pas toujours la panacée, et que, dans certains cas, la fuite était préférable.

Elle sortit dignement, en passant par les sourires ironiques des jeunes filles en fleur, les propos salaces du cacatoès, et les culs arrogants du portail.

Elle savait que cet homme n'était pas par hasard dans le carnet d'adresses de son frère. Il l'avait immédiatement reconnu sur la photo. Il n'avait rien voulu dire pour ne pas se compromettre. Il avait peut-être avec lui des relations d'affaires, pas très claires, et de toute manière, sa méfiance paranoïaque lui interdisait toute confiance.

Amélie reprit son becak qui l'attendait à la sortie, et se fit reconduire à l'hôtel où elle allait enfin pouvoir se détendre dans la fraîcheur de sa chambre.

Le lendemain, à dix heures du matin, comme convenu, le fidèle conducteur de becak attendait Amélie dans le parking de l'hôtel, pour aller voir le Chinois. Quand elle lui donna l'adresse, il prit un air effaré et s'exclama :

– Bad, bad, very bad place !

Et, dans son anglais approximatif, il réussit à faire comprendre à sa passagère que c'était un endroit peu fréquentable, surtout pour une étrangère. Mais elle n'avait pas le choix, alors, va pour le quartier chinois. Pas tout à fait une cité interdite, mais un quartier réservé où l'on pénètre par une porte, comme dans les faubourgs de Pékin.

À l'intérieur, changement de décor : Des calicots multicolores couverts d'idéogrammes. Une foule dense et fourmillante dans un enchevêtrement de ruelles crasseuses et nauséabondes. Le bruit assourdissant des motos pétaradantes et klaxonnantes, les sonnettes stridentes des bicyclettes. Les enfants qui mendient "Money... money... money...!", en poursuivant le becak comme un essaim de mouches.

L'adresse correspondait à une boutique anonyme et, comme la vitrine et la porte étaient obturées par des rideaux, on ne pouvait pas savoir de quel commerce il s'agissait. La devanture, laquée rouge et or, tranchait sur les façades grises des immeubles décrépis.

Amélie sortit de son becak pour entrer dans la boutique, mais la porte était fermée. Elle frappa, attendit un instant, et le rideau s'entrebâilla pour laisser apparaître le visage rond et lisse d'un vieux Chinois souriant aux sourcils blancs. La porte s'ouvrit et le Chinois se confondit en courbettes.

- Je cherche monsieur Wuong Li, dit Amélie en anglais.
- Pour vous servir, Madame. À qui ai-je l'honneur ? demanda-t-il, en effectuant une dernière courbette.
- Amélie Fortin, dit-elle en jetant un regard circulaire dans la pièce. Je suis de passage à

Sumatra, et je n'arrive pas à trouver mon frère, Roland. Vous ne l'auriez pas vu, par hasard ? Mais dites-moi, vous avez une merveilleuse collection de jades. C'est bien ce que mon frère m'a dit... C'est exactement ce que je cherche pour ma boutique d'antiquités sur les Champs-Élysées. Ils sont à vendre ?

- Bien sûr, Madame, et nous avons également des ivoires.
- Des ivoires ? Mais ça devient de plus en plus rare !
- Chez Wuong Li, Madame, nous ne nous intéressons qu'aux choses rares, dit-il avec un large sourire, laissant apercevoir une demi-douzaine de dents en or.

Et il ajouta sur un ton confidentiel :

- Les plus belles pièces sont dans l'arrière-boutique. Si vous voulez me suivre...

Amélie n'était pas mécontente de son entrée en matière. C'était autrement réussi que son couac chez le peintre paranoïaque. Le Chinois était déjà bien appâté et, entre le jade et l'ivoire, elle allait bien trouver le moyen de lui tirer les vers du nez.

Elle suivit Wuong Li dans un couloir et un escalier qui descendait dans un sous-sol, une véritable caverne d'Ali Baba, et il avait fallu sûrement plus de quarante

voleurs pour réunir un tel trésor : des pièces de grande valeur, toutes étiquetées, classées par époque, comme dans un musée, des jades, des ivoires, mais aussi des vases, des assiettes, des laques, des émaux, des gravures, des peintures...

- Magnifique, magnifique ! Croyez-moi, nous allons faire des affaires, s'exclama Amélie qui se demandait comment elle allait pouvoir caser son frère sans rompre le charme.
- Est-ce indiscret, Madame, de vous demander comment vous avez obtenu mon adresse ?
- Mon frère, mon frère ! Répondit-elle, soulagée de trouver opportunité d'aborder le sujet. Il m'a souvent parlé de vous, et de la qualité de votre... "marchandise" est un piètre mot pour de telles merveilles. Je suis venue spécialement pour ça, pour renouveler le stock de mon magasin parisien. Mon frère et moi devions venir ensemble, mais je n'ai pas réussi à le trouver. Il passe son temps à déménager celui-là... Heureusement, j'ai trouvé son carnet d'adresses.
- Voudriez-vous me rappeler son nom ? Demanda Wuong Li avec un doute à peine perceptible dans le regard.
- Pour moi, c'est Roland, mais vous le connaissez peut-être sous un autre nom, celui qu'il avait dans la légion étrangère. D'ailleurs, voici une photo.

Wuong Li, prit la photo et un large sourire en or illumina son visage.

- Oui, c’est Roland, Roland le légionnaire, dit-il, ça fait longtemps que je ne l’ai pas vu... Il y a au moins deux ans... Nous avons fait des affaires. Oui, c’est bien lui, Roland Fo... Fortin. Un homme très bien élevé, très honnête. À Sumatra, tous les gens qui le connaissent le respectent... Je ne savais pas qu’il avait une sœur, et encore moins qu’elle avait un magasin à Paris... sur les Champs-Élysées.
- C’est très récent, à peine deux ans, s’empressa-t-elle de préciser. Mais il faut absolument que je trouve Roland, je n’achète jamais rien sans lui demander conseil. Vous ne sauriez pas où je pourrais...
- Il a longtemps vécu à l’hôtel Prapat, sur le lac Toba. C’est à 150 km de Medan. Le directeur de l’hôtel est un grand ami de votre frère, et je suis sûr qu’il pourra vous renseigner, il doit savoir où il se trouve.

Amélie savait tout ce qu’elle voulait savoir : son frère était connu ici sous son véritable nom, la piste de l’hôtel Prapat paraissait sérieuse, et si ce n’était pas marqué sur son carnet d’adresse, c’était justement parce qu’il habitait là.

Elle remercia Wuong Li, lui assura qu'elle reviendrait avec son frère pour négocier l'affaire, le salua, et retourna à son hôtel.

Elle dit à son fidèle conducteur de becak qu'elle n'avait plus besoin de lui. Pour aller au lac Toba, elle avait besoin d'un taxi. Alors, il lui fit un large sourire et lui dit :

- Me, I have very good friend with good taxi. He can drive you everywhere in Sumatra for little money.

Alors, un ami à lui, avec un bon taxi, pour pas cher, pourquoi pas. Elle prit rendez-vous pour le lendemain matin à neuf heures.

C'était une vieille Ford noire, toute rutilante des années cinquante. Un bonheur de collectionneur. Le chauffeur, un petit Batak tout en blanc, s'appelait Sawah ce qui signifie "rizière" dans la langue bahasa indonesia. C'était un conducteur prudent et souriant. Il parlait bien l'anglais, il était aimable et pour dix dollars par jour, c'était raisonnable. Tout allait bien sinon la chaleur accablante d'un soleil de plomb sur la carrosserie noire.

Au lieu de passer par Tebingtinggi, Sawah proposa de prendre la petite route de Brastagi. Un itinéraire qui comportait deux avantages, celui de prendre rapidement de l'altitude et de la fraîcheur par la même

occasion, et l'autre, de traverser un superbe paysage : Brastagi, une petite station coloniale sur le flanc du volcan Sibayak, les belles maisons sur pilotis de Lingga où vivent traditionnellement les karo Bataks, le lieu saint de Barusjahe, qui abrite les ossements des familles nobles, le village royal de Pemangtang Purba et, à Sipisopiso, la magnifique chute d'eau qui se jette dans le lac Toba, le plus grand lac d'origine volcanique du monde. Une eau d'un bleu intense, un climat idéal à 900 mètres d'altitude.

C'est dans ce cadre merveilleux, au bord de l'eau, qu'Amélie découvrit l'hôtel où son frère avait habité probablement plusieurs années. Il était peut-être encore là, et elle était bouleversée à l'idée de le voir. Elle imaginait son frère dans une petite auberge rustique, et elle fut surprise de voir qu'il s'agissait d'un grand hôtel assez luxueux avec un personnel stylé. Pas vraiment le genre de son frère...

Elle alla directement à la réception où elle demanda tout simplement si monsieur Roland Fortin était encore dans sa chambre. Le préposé consulta son fichier et annonça, en s'excusant, qu'il n'avait pas de client à ce nom-là. Elle montra la photo de Saint-Malo, en précisant qu'il s'agissait de son frère qui habitait l'hôtel depuis fort longtemps. Le réceptionniste regarda la photo et demanda à Amélie de bien vouloir l'attendre un instant, afin d'aller se renseigner.

Il revint deux minutes plus tard pour lui dire qu'effectivement, beaucoup de gens qui lui ressemblaient, étaient passés à l'hôtel, mais pour le moment...

Amélie pensa que si, pour un Européen, tous les Asiatiques se ressemblent, il devait en être de même, réciproquement. Sauf s'il s'agissait d'un ami, et elle demanda à voir le directeur. Le réceptionniste lui répondit qu'il passerait sans doute dans la soirée. Alors, elle demanda une chambre et, pour ça, il n'y avait aucun problème.

Il était 13h30 passée. Amélie commençait à avoir faim et elle se dirigea vers la terrasse du restaurant. Un très bel endroit, à l'ombre des jacarandas, avec une vue splendide sur le lac. Seulement, toutes les tables étaient prises. Le maître d'hôtel se précipita pour lui dire qu'il y avait de la place à l'intérieur, et elle allait le suivre lorsqu'un homme se leva pour proposer à Amélie de partager sa table.

C'était un Anglais, très distingué, dans la cinquantaine, les cheveux et la moustache poivre et sel, un costume en toile grège, et un style qui faisait penser à un officier de l'armée des Indes. Amélie accepta l'invitation et se plongea dans le menu qu'elle essayait vainement de déchiffrer.

Voyant son embarras, l'Anglais lui conseilla de prendre un "*Udang besar goreng saus assam mentegna*". Elle pensa que si l'importance du plat était proportionnelle à la longueur du nom, c'était peut-être un peu trop copieux pour son appétit, mais il la rassura en lui précisant qu'il s'agissait seulement de grandes crevettes frites accompagnées de riz, et de plusieurs sauces plus ou moins épicées.

Puis, il se présenta :

- Henry Mac Collins.
- Amélie Fortin, répondit-elle.
- Enchanté. J'ai bien connu un Fortin. C'est peut-être un parent ?

Amélie sursauta.

- Et vous savez où il se trouve, maintenant ?
- Euh... pas vraiment. Vous savez, c'était à Nice, il y a au moins une vingtaine d'années.

Amélie poussa un soupir déçu en lui priant d'excuser son émoi et elle lui expliqua qu'elle était précisément à la recherche d'un Fortin.

- C'est mon frère, dit-elle. On m'a affirmé qu'il a vécu un certain temps dans cet hôtel... au moins deux ans. Il était encore là l'année dernière, et peut-être, maintenant... Ici,

curieusement, le personnel ne semble pas se souvenir de lui. Mais je n'ai pas encore vu le directeur qui était, paraît-il, un ami de mon frère.

- S'il a vécu ici, Madame, je le connais forcément. Il y aura bientôt cinq ans que j'habite cet hôtel, et les gens qui restent ici assez longtemps, je les connais tous. Comment s'appelle votre frère ?
- Roland... Roland Fortin.
- Malheureusement, je n'ai jamais connu de Roland, et un Fortin, comme vous avez pu le constater, ne m'aurait pas échappé.

D'un geste qui devenait machinal, Amélie sortit la photo de son sac et la posa sur la table. L'Anglais chaussa ses lunettes, et un simple coup d'œil suffit pour qu'il lance, stupéfait et ravi à la fois :

- Mais c'est Francis, Francis Moreno... Excellent ami et grand cachottier. Il s'était bien gardé de me dire qu'il avait pris un nom d'emprunt. Ah, ce cher Francis ! Et alors, vous êtes sa sœur... C'est vrai, vous avez le même sourire.

Amélie était aux anges. Elle sentait en elle monter des larmes de joie.

- Et où est-il ? Bredouilla-t-elle.

- Malheureusement, je n'en sais rien. Il est parti l'année dernière, au mois d'août, sans dire où il allait, comme d'habitude. Il ne disait jamais où il allait, ni ce qu'il faisait. Je sais qu'il traitait des affaires importantes, qui nécessitaient, sans doute une grande discrétion. Pourtant, il pouvait être loquace quand il évoquait ses extraordinaires histoires de légion étrangère. Et moi, je lui racontais mes enquêtes les plus extravagantes lorsque j'étais détective à Scotland Yard. Il nous arrivait de passer toute la nuit devant une bouteille de whisky à échanger nos souvenirs. Mais jamais un mot ayant trait au présent, et je respectais son secret. C'était un homme généreux, loyal, très bien élevé, mais un caractère difficile à pénétrer.
- Mais, Monsieur Mac Collins, vous parlez de lui au passé. Auriez-vous une inquiétude à son sujet ?
- Je vous en supplie, appelez-moi Henry, et permettez-moi de vous appeler Amélie. Nous avons en commun un frère et un ami, un être cher. Cela dit, ne craignez rien. Je ne m'inquiète pas pour lui, il a une excellente santé, ce n'est pas un aventurier, il est d'une prudence extrême, tout le monde le respecte, et l'aiderait au moindre problème. Non, je parlais au passé seulement par nostalgie d'avoir perdu un ami. "Perdu" dans le sens égaré.
- Il ne vous a jamais écrit ?

- Pensez-vous, ma chère Amélie. Une lettre, ça vous situe dans le temps, le lieu et l'action. De sa part, c'est absolument impensable. Vous écrivait-il ?
- Non, évidemment !... Mais dites-moi, le directeur de l'hôtel doit passer dans la soirée. Peut-être pourrait-il me renseigner ? C'est paraît-il un ami de Roland.
- Hum ! Plutôt une relation d'affaires, mais vous ne le verrez pas puisqu'il est en prison. Il s'est fait arrêter quelque temps après la disparition de votre frère. L'hôtel est passé entre les mains d'un nouveau directeur qui a renouvelé le personnel, et ici, à part moi et une jeune femme de chambre à qui il n'a certainement rien confié, personne ne l'a connu.

Amélie allait-elle lui raconter sa vie ? Ses relations avec son frère ? Sa disparition ? Le carnet d'adresse ? Elle avait besoin d'y réfléchir, et ça tombait bien parce que le "*Udang besar goreng saus assam mentegna*" arriva à point pour mettre un peu d'ordre dans ses idées, le temps de décortiquer ses crevettes, et de manger tranquillement, en goûtant à toutes les sauces.

Amélie se demandait comment son frère avait pu changer autant en cinq ans, c'était un mystère. Roland, un homme d'affaire ? Lui qui n'avait jamais eu la notion de l'argent, qui dépensait à tort et à travers.

Roland, une personne distinguée et bien élevée? Lui qui a toujours été considéré comme un ours mal léché. Roland, bavard sur ses exploits dans la légion ? Lui qui n'en avait jamais parlé à personne... Il y avait de quoi se demander s'il s'agissait bien de son frère ou d'un quiproquo.

Une fois le repas terminé, Henry proposa d'aller voir une personne qui était susceptible de savoir, ne serait-ce qu'un petit détail sur Roland, alias Francis Moreno.

- Nous n'apprendrons probablement pas grand-chose, dit Henry, mais je sais par expérience, qu'un indice, même insignifiant peut devenir révélateur.

Depuis le temps qu'Amélie se débattait seule pour retrouver son frère, elle avait enfin trouvé quelqu'un qui était disposé à l'aider. Henry était un homme absolument charmant, et un ancien détective de surcroît.

Le taxi attendait sur le parking de l'hôtel. Amélie se demanda comment Sawah, son chauffeur, avait trouvé le moyen, en si peu de temps, de briquer sa voiture et de se changer. La carrosserie était étincelante et ses vêtements, sans le moindre faux pli, étaient d'un blanc éclatant.